6e dimanche du Temps ordinaire / 15 février 2015

Homélie prononcée par Mgr Noël Simard, Évêque de Valleyfield

à l’occasion de la Journée des malades 2015

De tous temps, il y a eu des malades qui font peur, et des maladies qui éloignent : la lèpre, la peste, la grippe espagnole, le SRAS, la fièvre Ébola, et bien sûr le SIDA. En 1985, quand l’épidémie de SIDA (qui existait déjà) a éclaté, ce fut la panique. Les gens avec le SIDA étaient isolés, les médecins ne voulaient plus les traiter, ni les dentistes.

Je me rappelle, en 1990, lors d’un souper organisé par un groupe d’appui aux gens atteints par le VIH, j’étais assis à côté de quelqu’un qui avait le SIDA, et qui me disait que ce qui le faisait davantage souffrir, ce n’était pas la maladie elle-même, mais le rejet et la peur qu’elle suscitait.

Aujourd’hui dans les lectures, il est question de la lèpre. La première lecture nous parle de la lèpre qui à l’époque était si grave et si répandue que Dieu donna à Moïse des instructions détaillées pour y faire face, et que la croyance voulait que Dieu seul puisse guérir la lèpre. Élément-clé qui nous fait comprendre le miracle présenté aujourd’hui, miracle qui prouve l’identité de Jésus.

À l’époque du Lévitique, les lépreux doivent porter des signes extérieurs pour éloigner les gens, des vêtements déchirés, avoir les cheveux en désordre, vivre à l’extérieur du camp. Ils doivent crier « Impur, impur » dès que s’approche d’eux une personne non atteinte de la lèpre.

Et au temps de Jésus encore, les lépreux sont forcés de vivre à l’extérieur de la communauté, séparés de leur famille et de leurs amis; ils sont donc privés de toute forme de relation humaine.

Les lépreux souffrent alors non seulement de la maladie qui les déforme, mais aussi de l’isolement, de l’exclusion : deux réalités qui détruisent leur vie. Et je me demande quelle est la pire souffrance : la maladie physique qui cause d’affreuses lésions de la peau, ou le rejet social?

Dans l’Évangile, il est question d’un lépreux qui surgit auprès de Jésus, violant ainsi une loi sociale qui leur interdisait de s’approcher des gens. Mais la nouvelle des pouvoirs miraculeux de Jésus l’a rejoint et l’amène à faire fi des interdits. Avec confiance il dit à Jésus : « Si tu le veux, tu peux me purifier ». Le lépreux est convaincu que Jésus peut le guérir, exprimant ainsi l’identité de Jésus avec Dieu. Et il met Jésus au défi d’agir.

À son tour, en touchant le lépreux, Jésus défie ouvertement la loi lévitique, et montre qu’en lui, Dieu se fait proche de tout être humain, sans exception ni discrimination. Il montre que ce qui compte, c’est la personne, spécialement quand elle souffre de la maladie et du rejet, et qu’il est venu pour sauver l’être humain.

Il y a d’autres lèpres, aujourd’hui, qui détruisent les être humains, tuant leur espérance et leur esprit, les isolant ainsi de la société. Ce sont la maladie d’Alzheimer, qui stigmatise ses victimes et les coupe du dialogue social, l’Ébola, etc. Les lépreux modernes, ce sont les innombrables mourants de Mère Teresa, les itinérants, sales et inquiétants, les drogués et toxicomanes, les gens atteints de maladies mentales. Même parmi les jeunes, certains sont isolés, rejetés, victimes d’intimidation…

Le message de la liturgie de la Parole d’aujourd’hui, c’est d’abord de se laisser toucher par Jésus, par sa compassion. Encore de nos jours, le pouvoir de guérison de Jésus est toujours à l’œuvre.

Ensuite, on nous incite à toucher les gens qui souffrent des lèpres modernes. Des gens l’ont fait. Pensons à saint Damien de Molokaï, ce missionnaire belge qui à la fin du XIXe siècle a consacré sa vie aux lépreux parqués sur l’île de Molokaï, dans l’archipel d’Hawaï, et qui en y contracta la lèpre, a connu la condition de ceux à qui il a donné sa vie. Pensons à la bienheureuse sœur Marianne Cope, surnommée la « Mère des lépreux », qui va rejoindre le Père Damien pour soigner les lépreux de l’île de Molokaï. Le Père Damien et Mère Marianne ont apporté à beaucoup la guérison du corps et de l’âme.

Mère Teresa a assisté pendant 68 ans les mourants de Calcutta en Inde. Elle a écrit : « Le trop plein de notre cœur entre dans nos actes : ma façon de traiter ce lépreux, de traiter cette personne assoiffée, de traiter ce sans-abri. Quelquefois c’est plus difficile de travailler avec des gens de la rue qu’avec les gens de nos foyers pour mourants, car ceux-ci sont en paix et en attente, ils sont prêts à aller à Dieu ».

Aller vers les gens, les toucher, même lorsque le cœur nous lève. Apporter une parole de consolation, un geste de guérison. Comme le dit Teresa de Calcutta : « Plus répugnant est le travail, plus grande devra être notre foi et joyeux notre dévouement. Dire sa répugnance est naturel, mais quand nous la surmontons pour l’amour, pour Lui, nous pouvons devenir héroïques ».

AMEN